

## Un pays de haut voltage

Sébastien Savard et Jean-Philippe Warren

Volume 51, numéro 4 (288), juin 2010

Institution 1959-2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/63802ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Collectif Liberté

### ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer cet article

Savard, S. & Warren, J.-P. (2010). Un pays de haut voltage. *Liberté*, 51(4), 51–58.

INSTITUTION 1959–2009  
STÉPHANE SAVARD ET  
JEAN-PHILIPPE WARREN

---

# UN PAYS DE HAUT VOLTAGE

Dans *Terreur à la Manicouagan*, un Bob Morane paru en 1965<sup>1</sup>, le héros français tente de déjouer les plans machiavéliques de Roman Orgonetz, l'« homme aux dents d'or », et de sa mystérieuse complice, Miss Ylang-Ylang, qui veulent compromettre la construction du barrage Manic-5. Confondues au départ avec des attaques terroristes perpétrées par des membres du Front de libération du Québec (FLQ), les tentatives de sabotage se révéleront l'œuvre d'une organisation occulte qui vise à détruire le barrage afin d'empêcher, ni plus ni moins, « la réalisation d'un projet vital pour la marche en avant du pays ».

Le romancier belge Charles-Henri Dewisme, alias Henri Vernes, savait de quoi il parlait quand il écrivait son roman d'espionnage, ayant visité lui-même le site du barrage à l'invitation du ministère des Richesses naturelles et de la Commission hydroélectrique du gouvernement québécois. Son polar basé en terre québécoise sera d'ailleurs lancé en grande pompe au siège social d'Hydro-Québec. Dans l'épigraphe qui coiffe le premier chapitre, Vernes remerciait « la Commission hydro-électrique de Québec et les pionniers des barrages Manic-2 et 5 » qui lui avaient permis, « au cours d'un voyage inoubliable, d'aller d'émerveillement en émerveillement, à cheval sur une nature sauvage toujours omniprésente et un modernisme qui

1. Henri Vernes, *Terreur à la Manicouagan*, Verviers, Marabout, 1965, 148 p.

appartient à la fois au présent et au futur ». À l'endos, en quatrième de couverture, on pouvait contempler une photographie de l'auteur chaussé de raquettes de neige en babiche, se tenant entre deux membres de la « tribu Montagnais ». À l'évidence, il n'était pas seul à succomber alors aux charmes de l'entreprise nationale, puisque, invités eux aussi à visiter officiellement les installations de la Côte-Nord par Hydro-Québec, les membres de la revue *Liberté* ont accouché en 1964 d'un numéro spécial complet sur Manic-5, numéro dans lequel le lecteur ébahi pouvait retrouver cette perle, sous la plume de Jacques Godbout : « L'ingénieur Serge Godbout construit une des premières pyramides du Québec. [...] Manic-5, c'est aussi La Mecque des Canadiens français qui y défilent comme devant la pierre noire des Arabes ébahis<sup>2</sup>. »

*Terreur à la Manicouagan* n'est donc pas planté dans un décor de carton-pâte, sans que le romancier ait compris quoi que ce soit de ce qui se tramait au fond de la conscience collective. Par-delà la prose mécanique et les clichés d'usage (le dernier chapitre évoque la victoire de la coupe Stanley par l'équipe de hockey les Canadiens contre les Red Wings), la soixante et onzième aventure de Bob Morane avait ceci de bon qu'elle captait dans son expression la plus simpliste l'état d'esprit nouveau qui soufflait sur la province. Car on tend à oublier aujourd'hui que, le haut fait de la Révolution tranquille, ce n'est pas tant l'éclosion du mouvement souverainiste, qui prendra réellement son envol à la fin des années 1960, que la dissolution des institutions cléricales comme mode d'encadrement du Canada français et leur remplacement par des institutions étatiques québécoises. Jean Lesage fut le premier à parler de l'État du Québec et à donner à cet État ses lettres de noblesse. Or, comme on le sait, bien avant les cégeps et bien avant Medicare, aucune institution ne fut plus emblématique de ce développement de l'État provincial qu'Hydro-Québec, celle-ci ayant donné lieu à la palpitante campagne électorale de 1962 qui allait accoucher du slogan par excellence de cette période agitée, « Maîtres chez nous ». Les noms des complexes Manicouagan-Outardes — plus tard ceux des barrages et centrales de LG-2 — claquaient alors dans le ciel du Québec comme des drapeaux et symbolisaient la marche d'un peuple vers son avenir.

Aujourd'hui, si cette idée consensuelle d'un peuple qui se projette dans une aventure économique, technologique et territoriale est

2. Jacques Godbout, « Trois hommes, trois témoignages. 1- Serge Godbout », *Liberté*, vol. 6, n° 5, septembre-octobre 1964, p. 345.

toujours véhiculée par les responsables politiques, elle a fait long feu auprès d'un nombre grandissant d'intervenants sociopolitiques qui ne finissent pas de trouver des torts au gigantisme d'Hydro-Québec. L'enthousiasme général des premières années s'estompe quelque peu, et les critiques fusent de toutes parts envers une société d'État devenue, aux yeux de certains, un « État dans l'État ». Si la fierté collective, quasi mythique, semble revenir à la vie vers la fin des années 1970, notamment grâce à l'inauguration largement médiatisée de LG-2 à la baie James, un autre revirement survient au début des années 1980, au moment où l'essoufflement des idéaux interventionnistes de la Révolution tranquille et la crise économique amènent encore plus le poids symbolique d'Hydro-Québec. Les responsables gouvernementaux donnent un nouveau rôle économique à la société d'État, qui passe d'une institution étatique prônant les valeurs d'émancipation de la Révolution tranquille à une entreprise commerciale véhiculant les principes de performance, de rentabilité, d'efficacité et de commercialisation.

Aujourd'hui attaquée par les groupes écologiques, les lobbys d'affaires, les communautés autochtones, les groupes d'experts scientifiques et les associations de payeurs de taxes, Hydro-Québec projette à peine, en certains milieux, l'image d'une entreprise qui, par ses fabuleux dividendes, sert de vache à lait à l'État québécois. Le fleuron des sociétés d'État est devenu, aux yeux de plusieurs, une organisation occulte, irresponsable et arrogante qu'il faudrait peut-être brader afin de rembourser une partie de la dette nationale. Aussi, il est difficile pour les contemporains de saisir comment une compagnie tellement prosaïque, du moins en apparence, a pu incarner si fortement les rêves et les aspirations du peuple québécois.

Il est clair que, sur le plan économique, l'évolution des perceptions populaires par rapport à Hydro-Québec permet de rendre compte de la dissolution progressive de l'idée d'institution et son remplacement par l'idée d'organisation. Ce qui se présentait jadis comme l'idée d'assurer un « monde commun » s'est transformé en un simple souhait de performance et d'efficacité économiques (après être « maîtres chez nous », il faut être « riches chez nous », déclarait récemment Bernard Landry). Revenir sur la fondation d'Hydro-Québec, et en particulier sur ce moment phare de son histoire que fut la construction de Manic-5, permet donc de voir comment nous nous sommes lentement enlisés dans une vision purement présente et marchande du monde, mais aussi comment, par-delà cet

aplatissement manifeste, une certaine identification entre le peuple québécois et la société d'État demeure.

### **Quelque chose comme une grande société**

Au printemps 1962, alors que les rumeurs d'étatisation de l'électricité faisaient rage, maints observateurs avaient pourfendu le projet défendu par René Lévesque, car ce projet, selon eux, aurait menacé de transformer « l'État-arbitre » en « État-patron ». Jean Lesage, René Lévesque et les responsables politiques libéraux contre-attaquent à l'automne 1962 en lançant une campagne électorale sur le thème de la nationalisation. Avec fougue et vivacité, le premier ministre présente alors l'électricité nationalisée comme le symbole mettant fin à « l'immobilisme » du « colonialisme économique » encouragé par les « rois nègres » et ouvrant les portes de la « libération » et de la modernité économique au « peuple du Québec<sup>3</sup> ».

Si la méfiance de certains acteurs envers l'État-entrepreneur se poursuit après la bataille électorale et la création d'une Hydro-Québec toute-puissante, une série de prouesses réalisées par la société d'État allaient cependant illustrer assez rapidement le bien-fondé de la nationalisation. Si, sur le plan administratif, la diminution et l'uniformisation des tarifs résidentiels d'électricité ont profité à bon nombre de Québécois, les innovations scientifiques et techniques des ingénieurs québécois ont aussi permis de nourrir une idéologie du développement qui conjuguait alors les appels à la décolonisation et les invites au progrès économique.

En particulier, le bon déroulement des travaux au complexe Manicouagan-Outardes a stimulé la fierté québécoise. Débutée en 1964, l'érection du barrage bétonné de Manic-5 a suscité l'émerveillement populaire et s'est même acquis, grâce à sa monumentalité et à son caractère photogénique, une notoriété internationale. Les visiteurs de l'Expo 67 pouvaient s'émouvoir devant un écran géant montrant, en direct grâce à une caméra installée sur le chantier, le barrage en train d'être construit... Il ne s'agissait pas seulement, ici, de la perception de gros sous et de la production de milliers de kilowattheures. Manic-5, c'était le symbole par excellence de la réussite d'un peuple qui était peut-être « quelque chose comme un grand peuple ». Le chef-d'œuvre technologique démontrait à la face du monde le génie (au double sens du mot) des Québécois de langue

3. Jean Lesage, *Discours du premier ministre du Québec, M. Jean Lesage, au dîner de la Fédération libérale du Québec, Montréal, le 30 septembre 1962*, sans lieu, sans éditions, 1962, p. 6.

française, ceux-ci étant capables d'utiliser la science afin de maîtriser et de développer la technologie de « l'ère spatiale ». Emblématique des nouveaux référents identitaires québécois, Manic-5 était alors synonyme d'une modernité scientifique et planificatrice, même si, à l'évidence, l'imaginaire lié à la construction du barrage se greffait à un mythe ancien, celui des chantiers et des Pays d'en Haut, celui de la colonisation du Grand Nord et de l'occupation de l'espace américain, celui des richesses insoupçonnées et des géants, mythe qui remontait très loin dans l'histoire, jusqu'aux exploits des coureurs des bois et aux légendes des bûcherons et des draveurs, en passant par l'épopée en chemin de fer du curé Labelle.

De pair avec ces représentations, un nouveau rapport à la nature émergeait au même moment dans le discours politique. Exit les vieilles images mémorielles du Canadien français agriculteur qui, la charrue à la main, s'adaptait à la nature et tentait de l'appriivoiser. Voici qu'était venu le temps des Québécois modernes qui, par le biais de grands projets bouleversant « la géographie » d'une région, dominaient littéralement les éléments naturels hostiles de leur territoire : « Dans le chaos de la montagne, pouvait-on lire dans une brochure distribuée par Hydro-Québec, la pensée de l'homme a donné une nouvelle dimension au paysage<sup>4</sup>. » Le désir de contrôle sur les rivières, forêts et montagnes s'achevait dans la construction d'une « forteresse de béton » permettant la production d'énergie « au service de l'Homme ». Dans une allocution posthume qu'il devait donner à titre de premier ministre de la province à l'inauguration de Manic-5<sup>5</sup>, Daniel Johnson affirmait pouvoir non seulement civiliser la nature autrefois revêche et indomptable dans les turbines hydroélectriques, mais faire cesser les luttes fratricides du peuple québécois en unissant tous les citoyens dans un projet pharaonique.

« Si vous voulez unir les hommes, disait Saint-Exupéry, donnez-leur une tour à construire. » Le barrage que nous avons devant nous est une illustration éclatante de l'esprit qui régnait l'an dernier à l'Expo 67 et qui continue d'animer ce haut lieu de la fraternité universelle. Cet arrière-pays qu'on appelait jadis la Terre de Caïn est devenu véritablement une Terre des Hommes. Et

4. Hydro-Québec (Service des relations extérieures), *Manicouagan*, Montréal, Pierre Desmarais, 1964, p. 43.

5. Bibliothèque de l'Assemblée nationale du Québec : Daniel Johnson, *Allocution de M. Daniel Johnson, premier ministre du Québec. Cérémonie de la dernière coulée de béton au barrage de Manicouagan 5, le jeudi 26 septembre 1968* [inédit], Québec, Cabinet du Premier ministre (Service d'information), 1968, 9 p.

beaucoup mieux qu'une tour, nous avons construit ensemble Manic-5, cette pyramide d'un âge nouveau, cette citadelle colossale qui gardera désormais l'entrée de notre plus grande réserve d'énergie.

Johnson poussait la métaphore plus loin. Il faisait du Québec lui-même un « pays de haut voltage » dont la mission aurait été d'électrifier le continent nord-américain. De même qu'autrefois l'agriculture avait été perçue comme l'essence d'un peuple rural et laboureur, l'électricité était désormais définie par le premier ministre comme l'essence de la nation québécoise moderne. Ce dernier n'hésitait donc pas à faire de la production de l'électricité la nouvelle conscience de soi des gens de langue française.

En électricité, la tension, ou voltage, se définit comme une différence de potentiel. Or, je pense que cette définition ne vaut pas seulement pour l'ordre physique. Parce qu'il est principalement de culture française, tout en étant géographiquement, économiquement et politiquement de l'Amérique du Nord, le Québec se situe au confluent de deux mondes dont les potentiels, les aptitudes, les conceptions, les procédés sont souvent très différents. D'où cette tension créatrice, qui fait du Québec un pays de haut voltage, un pays de 735 000 volts, un pays où l'on ne s'ennuie pas, ennemi du conformisme et de l'uniformité, sachant colorer de fantaisie et de joie de vivre ses qualités traditionnelles de logique, de mesure et de bon sens. Notion essentiellement positive, le progrès ne consiste pas à nier et encore moins à supprimer les différences culturelles et nationales ; il consiste plutôt à les harmoniser par l'invention de nouvelles synthèses, de nouvelles complémentarités, de nouvelles solidarités.

Manic-5 était devenu davantage que la source d'une nouvelle fierté collective : le barrage incarnait dorénavant la destinée du peuple québécois. Son inauguration représentait « une étape décisive » dans le processus de « nationalisation symbolique<sup>6</sup> », c'est-à-dire dans la fusion entre le discours de l'entreprise publique et les références identitaires préconisées par les citoyens québécois. La construction de Manic-5 aurait en effet prouvé que la particularité du fait français, fortement soulignée depuis le début de la Révolution tranquille, avait permis au Québec de devenir un pays de contrastes où la « tension

6. Dominique Perron, *Le nouveau roman de l'énergie nationale. Analyse des discours promotionnels d'Hydro-Québec de 1964 à 1997*, Calgary, University of Calgary Press, 2006, p. 261.

créatrice » s'exprime d'une manière indélébile dans le barrage, cette « cathédrale géante », cette « pyramide d'un âge nouveau ».

Dans un Québec qui traversait une période d'intense sécularisation et remplaçait la divine providence chrétienne par le progrès de la science et de la technologie, les ingénieurs québécois étaient autant de Prométhée qui arrachaient le feu des neiges froides de l'Olympe. Par l'ampleur de son format, de sa couverture médiatique, de la mobilisation humaine qu'il a nécessitée, Manic-5 devenait un monument quasi religieux qui cristallisait ce que David E. Nye nomme le « *technological sublime*<sup>7</sup> », c'est-à-dire une façon de réenchâter une nature autrement prosaïque et désacralisée. Cet état d'esprit, cette émotion, cette conscience collective tournée, d'une façon enthousiaste, vers la technologie semblait transporter dans un même élan tous les individus de la société québécoise, par-delà les tensions et les contradictions propres à toute construction identitaire. Hydro-Québec n'était pas pour rien décrite comme une « cathédrale » où l'on défilait avec émoi comme s'il s'agissait d'un pèlerinage, puisque c'est dans la réalisation de ce miracle technologique que les Québécois allaient désormais trouver le sens d'une aventure qui ne pouvait plus être définie par la vocation catholique.

### **Y'a de l'électricité dans l'air**

Que reste-t-il de nos amours ? Qu'est devenu ce recueillement d'un peuple au pied de la « cathédrale géante » des temps modernes ? Plusieurs avoueront ne plus sentir pour Hydro-Québec que méfiance et aversion, en dépit du fait qu'elle se veut aujourd'hui l'exemple d'une organisation tournée vers le développement durable et la lutte contre les gaz à effet de serre. Les grands projets des années 2000 — pensons seulement à Eastmain-Rupert à la baie James ou à La Romaine sur la Basse-Côte-Nord — ont entraîné une série de contestations et de tiraillements avec, pour fond de scène, le progressif déclin symbolique d'Hydro-Québec. Sans parler des nombreuses hausses de tarifs qui minent le sentiment d'appartenance des citoyens-clients, qui peuvent alors considérer cette entreprise comme étant une entreprise comme les autres... tout comme le Québec est une province comme les autres...

Malgré tout, les responsables gouvernementaux ont toujours la volonté de présenter Hydro-Québec comme autre chose qu'une

7. David E. Nye, *American Technological Sublime*, Cambridge, The MIT Press, 1994, p. XIII-XIV et 43.



organisation économique désengagée. À compter de la fin des années 1970, les recours au passé se multiplient d'une façon exponentielle alors que s'accumulent les « anniversaires » commémoratifs entourant les réalisations de la société d'État : le 40<sup>e</sup> anniversaire de la création d'Hydro-Québec (1984), la mort de Robert Bourassa (1996), le 25<sup>e</sup> anniversaire de l'inauguration de LG-2 et du complexe La Grande (2004), et le 60<sup>e</sup> anniversaire de la création de la société d'État (2004). L'accent est alors surtout mis sur la nationalisation de l'électricité et son « pacte social », de même que sur le souvenir des premiers ministres québécois ayant marqué l'histoire de l'hydroélectricité, notamment Adélard Godbout, Jean Lesage, René Lévesque et Robert Bourassa. Se voulant consensuels, ces usages du passé sont devenus les principaux outils privilégiés afin de solidifier les liens entre les Québécois de toutes les origines, afin d'assurer une « continuité mémorielle » avec la Révolution tranquille.

*Branding* artificiel? Basses stratégies de marketing? Sans doute pour une large part. Mais, depuis que Bob Morane a su conjurer la menace d'une « puissance étrangère » qui cherchait la ruine de Manic-5, les Québécois ont toujours, vaille que vaille, projeté sur Hydro-Québec des rêves qui n'étaient pas tous économiques et empruntaient à des symboliques d'égalité, de justice, de liberté et de solidarité. Il n'est pas anodin, à cet égard, que *Terreur à la Manicouagan* s'ouvre et se referme sur une partie du Canadien de Montréal. Car cette équipe de hockey qui a depuis trente ans perdu le lustre de la Sainte-Flanelle, qui a troqué les « Flying Frenchmen » pour des Russes et des Finlandais, qui a délogé les « fantômes du Forum » pour installer une kyrielle de loges corporatives, cette équipe de hockey, disons-nous, occupe encore, moitié par tradition sportive, moitié par marketing agressif, une place privilégiée dans le cœur des « Habitants ». On peut dire la même chose d'Hydro-Québec, elle qui, sans échapper tout à fait au cynisme ambiant, demeure partie prenante de l'identité collective. Par-delà les aléas mouvementés de son histoire, en effet, il n'existe pas beaucoup d'institutions dont tout un chacun au Québec puisse dire, comme dans le cas présent : « Hydro-Québec, c'est nous autres. »